elle est historiquement possible ; mais rien ne me prouve que l'intention de Titien fut telle. Certes les artistes de la Renaissance ont beaucoup réfléchi, mais M. Wind a réfléchi encore plus qu'eux, et les peintures italiennes du XVe et du XVIe siècle sont devenues pour lui forêt de symboles. On excusera un latiniste, qui s'est senti parfois un peu égaré en ces mystères, d'estimer que la priorité, dans l'acte de la création picturale, a dû revenir, de temps en temps, aux exigences plastiques.

H. BARDON.

Archéologie.

Albert GRENIER, *Manuel d'archéologie gallo-romaine*, 3e partie : *L'architecture* : Paris, Picard, 1958, 2 volumes, 1.026 pages.

Depuis 1934, nous attendions avec impatience et confiance la suite du précieux *Manuel* que M. A. Grenier, poursuivant l'œuvre de J. Déchelette, consacre à l'archéologie gallo-romaine. Il vient de répondre à nos vœux par un exposé substantiel, qui présente les principaux monuments de la Gaule sous un double éclairage, méditerranéen et celtique.

Après une introduction trop modeste et une bibliographie exhaustive, la première section contient des indications utiles sur la valeur des nombres et le calcul des proportions, les ordres et les termes d'architecture, les matériaux et les techniques. Malgré l'imprécision des critères chronologiques, je crois que l'usage de la brique, soit isolée soit même en double cordon, s'est répandu dans la vallée du Rhône dès le Ier siècle après J.-C. (p. 71-72).

La deuxième section est consacrée à l'urbanisme : après avoir montré le caractère social et politique, artistique et scientifique, de la ville, colonie romaine ou latine, fondation impériale ou agglomération indigène, M. A. Grenier examine le plan des principales cités. A Orange, le titre de la page 180 « *Le Gymnase (le prétendu Cirque)* » est un peu trompeur, car le texte élimine à juste titre aussi bien le prétendu gymnase que le prétendu cirque ; à Lyon, le sanctuaire fédéral des Trois Gaules peut se dater de 12 plutôt que de 10 avant J.-C. (p. 222 et 687).

Dans la troisième section, nous abordons les monuments par les portiques et par les capitoles de Narbonne, de Toulouse et d'Autun. Puis nous descendons aux forums : M. A. Grenier s'arrête longuement à celui d'Arles, pour examiner en toute objectivité les hypothèses divergentes et conclure avec beaucoup de vraisemblance qu'il se trouvait au-dessus des fameux « cryptoportiques », qui devaient servir d'*horrea*, comme à Narbonne, Reims et Bavai ; pour l'exèdre voisine, ornée de colonnes et de niches, il se rallie un peu vite à l'opinion de M. Formigé qu'elle « ne paraît pas postérieure à Trajan » (p. 292), alors que

L.-A. Constans la faisait remonter jusqu'au début de l'ère chrétienne. Il débaptise le capitole de Besançon (p. 353) et, avec plus d'hésitation, celui de Paris (p. 363). Les temples de type classique comprennent surtout les deux chefs-d'œuvre de Nîmes et de Vienne et l'ensemble grandiose d'Orange. Les ruines du Puy-de-Dôme — que vient malheureusement de profaner une tour de télévision — évoquent le colosse du Mercure arverne. Puis les sanctuaires d'Yzernore, de Champlieu et d'Yzeures associent la tradition celtique à l'art gréco-romain. La tour de Vésone et le moulin du Fâ reproduisent un type indigène. M. A. Grenier rattache à la même série le « temple de Janus » à Autun, qu'il place dans la première moitié du Ier siècle ; mais la destination et la date de ce monument risquent d'être remis en question par M. G. Lugli, qui m'a signalé récemment à 40 kilomètres de Rome un édifice analogue, considéré par certains comme des *horrea* du IIe siècle. On regrettera que l'auteur n'ait pu faire qu'une brève allusion (p. 793) aux temples récemment dégagés à *Glanum*, qu'il ait dû passer sous silence le sanctuaire mithriaque de Mackwiller et qu'il n'ait pas réservé un chapitre à l'autel monumental des Trois Gaules. Pour les basiliques, par contre, il a heureusement utilisé les dernières découvertes de *Glanum*, de Saint-Bertrand-de-Comminges et de Lyon.

Le second volume traite des *ludi et circenses*. Il commence — assez curieusement — par les amphithéâtres. Ceux d'Arles et de Nîmes posent un problème délicat de chronologie : alors que M. G. Lugli place le premier à la fin du Ier siècle et le second au début du IIe, M. A. Grenier fait remonter celui de Nîmes jusqu'aux règnes de Claude ou de Néron (p. 639), sinon même d'Auguste (p. 713), et celui d'Arles à la dynastie flavienne ; pour celui de Fréjus, il hésite entre Auguste (p. 713) et Vespasien (p. 612) ; ce dernier amphithéâtre présente la particularité d'être à demi adossé à une colline, comme celui de la Croix-Rousse à Lyon, dont le dégagement doit commencer bientôt et qui, d'après l'inscription dédicatoire, miraculeusement recueillie en février 1958, fut offert par le grand-prêtre de Rome et d'Auguste C. Iulius Rufus, en même temps que l'arc de Saintes, en 19 après J.-C. ; le titre du chapitre VI : « *Amphithéâtres des Trois Gaules* », ne convient guère, car ceux d'Aquitaine ont été traités précédemment. Nous parcourons ensuite les nombreux théâtres de Gaule et le seul odéon de Lyon, qui s'échelonnent d'Auguste aux Antonins. Puis l'auteur consacre une étude minutieuse à un type mixte, de création originale, où il distingue, dans la Gaule centrale, un genre dérivé de l'amphithéâtre et, en Normandie, un genre dérivé du théâtre. La dernière section concerne les jeux du cirque, attestés par des inscriptions, par quelques vestiges, telle la Pyramide de Vienne, et par des monuments figurés, notamment la mosaïque de Lyon — dont

Ph. Fabia a montré jadis l'intérêt documentaire et la valeur artistique (*Musées de Lyon, Mosaïques romaines*, Lyon, 1923, p. 1-52).

La conclusion générale, qui rejoint l'avant-propos par l'aménité du ton et la prudence des vues, montre comment l'art grec, la technique romaine et la tradition indigène ont contribué à créer une architecture aussi vigoureuse et variée. Et le volume se termine par un copieux *index nominum et rerum*.

Un tel ouvrage méritait une meilleure présentation : la typographie laisse assez souvent à désirer, surtout dans l'accentuation et la ponctuation, et, si l'illustration est très abondante, les figures manquent parfois de netteté.

En nous offrant cette étude, riche et suggestive, objective et prudente, le maître de l'archéologie gallo-romaine nous donne un bel exemple de science et de conscience. Il nous promet pour 1959 de terminer l'architecture par les monuments des eaux (aqueducs, thermes, villes d'eaux, sanctuaires de sources), et nous espérons bien qu'il traitera ensuite la sculpture et les autres arts pour couronner son œuvre.

P. Wuilleumier.

John Arthur Hanson, *Roman Theater-Temples* (Princeton Monograph in Art and Archaeologie, XXXIII) : Princeton, N. J., Princeton University Press, 1959, 124 pages, 7,50 dollars.

M. J. A. Hanson, ancien membre de l'École américaine de Rome, consacre une monographie au caractère religieux du théâtre romain, en se limitant aux emplacements et aux cérémonies.

Il montre d'abord que certaines allusions de Cicéron et de Tite-Live incitent à placer les premières représentations devant un temple, sous les yeux de la divinité, Magna Mater, Flora ou Apollon. Puis il relève le complexe archéologique d'un sanctuaire et d'une *cavea* dans le monde grec et dans plusieurs cités italiques de l'époque républicaine. Il étudie alors tous les témoignages, anciens et modernes, relatifs au théâtre de Pompée, que couronnait un temple de Vénus, et il croit pouvoir conclure que, si le portique attenant dérivait d'un modèle hellénistique, cette particularité architecturale relève d'un type italique ; hypothèse ingénieuse — et contestable, car Plutarque précise (*Pomp.*, 42, 3) que, au cours de son voyage à Mitylène, Pompée fut si charmé du théâtre qu'il en fit lever et dessiner le plan pour faire exécuter à Rome un monument semblable, mais plus grand et plus magnifique. L'auteur énumère ensuite les théâtres de l'époque impériale que domine un temple ; s'il a raison pour l'Afrique et l'Italie, il connaît moins bien la Gaule,

pour laquelle il n'a pu encore utiliser le *Manuel* de M. A. Grenier[1] : d'une part, ce type ne s'y rencontre qu'à Vienne ; il n'y en a pas trace à Vaison, et les vestiges que M. Hanson interprète ainsi à Lillebonne s'expliquent par la transformation de l'édifice en théâtre-amphithéâtre ; inversement, Vienne semble offrir en outre un curieux exemple de monument adapté à la représentation des mystères métroaques.

Passant aux cérémonies des spectacles dramatiques, l'auteur déduit avec raison d'un *sellisternium* l'existence d'une *pompa*, analogue à celle des *ludi circenses* ; il relève dans les textes épigraphiques et littéraires la mention de sacrifices et dans plusieurs théâtres la trace d'un autel.

Un dernier chapitre établit encore des rapports de voisinage entre théâtres et temples et rappelle que plusieurs amphithéâtres étaient consacrés à Némésis.

L'ouvrage se termine par une bibliographie abondante, un précieux index et une riche illustration — et il se recommande encore par le soin de la typographie (p. 100, n. 35, lire Senlis) et la qualité de la présentation.

P. Wuilleumier.

G. Lugli, *Fontes ad topographiam veteris Urbis Romae pertinentes*, vol. IV : Libri XII-XIV, *Regiones Urbis* V-VI-VII (Université de Rome, Institut de Topographie antique) : Rome, 1957, gr. in-8°, 433 pages et 4 planches.

M. G. Lugli publie aujourd'hui le quatrième tome du monumental recueil des sources relatives à la topographie de la Rome antique, comprenant les cinquième, sixième et septième régions d'Auguste, c'est-à-dire l'Esquilin, l'Alta Semita (Quirinal et Viminal) et la Via Lata. Le livre XII (Esquilin) est du à M^me^ Maria Panvini Cotellessa, le livre XIV (Via Lata) à M^me^ Velelia Fraticelli Massaccesi. Les «sources» sont entendues de la manière la plus large : y figurent bien entendu les textes littéraires, allusions topographiques des auteurs classiques ou description des guides médiévaux, toutes les inscriptions découvertes dans la région, pour peu qu'elles mentionnent un monument si humble soit-il, statue, base honorifique ou simple tombe ; les estampilles de briques sont rassemblées dans des appendices ; des suppléments réunissent les monnaies représentant des édifices et certains documents archéologiques, reproduits les uns et les autres dans les planches. C'est dire que ce recueil sera indispensable non seulement aux spécialistes de la topographie romaine, mais aussi à tous les ar-

1. A. Grenier, *Manuel d'archéologie gallo-romaine*, III, 2, Paris, 1958 ; cf. ci-dessus, p. 408.

chéologues, aux historiens de la religion romaine, et que les épigraphistes auront profit à s'y reporter. La partie de Rome dont traite l'ouvrage, sans être parmi les plus riches, contient des monuments de première importance : sur l'Esquilin le Lacus Orphei et le nymphée d'Alexandre-Sévère, les temples de Minerva Medica et de Libitina. Sur le Quirinal, le temple de Quirinus, celui de Salus et de Flora, le mystérieux « Capitolium Vetus », les Thermes de Dioclétien. Sur la Via Lata (l'actuel Corso) l'Arcus Novus de Dioclétien, l'arc « Di Portogallo » dédié à Drusus. Les documents les moins utiles ne sont pas les naïves explications médiévales, que les spécialistes de l'Antiquité ne sont guère habitués à consulter. Il n'est pas sans intérêt par exemple de voir comment le nymphée d'Alexandre-Sévère — château d'eau de l'Aqua Julia — a été pris longtemps pour un « temple de Marius » ; peut-être aurait-on pu rappeler brièvement que cette confusion était due aux trophées de Domitien transportés par Alexandre sur la façade de son monument. Certains lecteurs regretteront sans doute que la bibliographie moderne se réduise à quelques notes extrêmement brèves ; il eût été préférable d'ailleurs d'y citer toujours l'étude la plus récente et la plus complète : par exemple, pour le relief de l'Arcus Novus, p. 377, n° 57, il eût fallu renvoyer à M. Cagiano de Azevedo, *Antichità di Villa Medici*, p. 58-59, plutôt qu'à Matz Duhn et Jordan Huelsen ; on aurait pu ainsi mentionner aussi le relief n° 16 de la Villa qui paraît de même provenance. Mais il sera souvent facile de remédier à cet inconvénient en utilisant les *Monumenti di Roma* de G. Lugli. On regrettera davantage qu'un plan ne soit pas joint à l'ouvrage, d'autant que le classement est fait, à l'intérieur de chaque section, par type de monument, et pour une même catégorie, alphabétiquement. Mais c'est se montrer bien ingrat que de formuler des réserves à l'égard de ce véritable travail de bénédictin, où des générations de chercheurs pourront trouver une source inépuisable d'études.

G.-Ch. Picard.

Erwan Marec, *Monuments chrétiens d'Hippone, ville épiscopale de saint Augustin* (Ministère de l'Algérie, Sous-Direction des Beaux-Arts). Préface de J. Lassus : Paris, Arts et métiers graphiques, 1958, in-4°, 260 pages & 66 pl.

Qui pourrait se défendre d'une profonde émotion en voyant reparaître l'église où saint Augustin a célébré et enseigné, la maison qu'il a habitée? Cette admirable découverte est due à M. E. Marec, directeur des fouilles d'Hippone ; elle est le fruit d'une longue patience et d'une grande sagacité. On s'était contenté longtemps de confondre les ruines de la basilique augustinienne avec quelques citernes dont le solide

blocage avait défié le temps. Puis, un excès de critique succédant à trop de crédulité, on déclara que rien ne subsistait à Bône du passé prestigieux de sa devancière. La réussite de M. Marec apporte une nouvelle leçon à ceux qui continuent à utiliser imprudemment, à propos de sites insuffisamment explorés, le redoutable argument du silence. Après avoir d'abord déblayé les Grands Thermes, puis rendu au jour, dans les années qui suivirent la dernière guerre mondiale, le forum orné d'un extraordinaire trophée césarien et pavé sous Vespasien par ordre du proconsul Paccius Africanus, il est parvenu enfin à découvrir toute une *insula* chrétienne dont l'église cathédrale et la demeure épiscopale recouvrirent au IVe siècle, sans les effacer tout à fait, les vestiges de maisons antérieures. Ce grandiose ensemble ne fut pas réalisé d'un coup : la grande église à trois nefs incorpora dans la seconde moitié du siècle les murs d'un sanctuaire plus modeste, élevé sans doute sitôt après la paix constantinienne ; au-dessous des sols mosaïqués de cette première église subsiste encore le pavement d'une maison plus ancienne. La basilique à trois nefs, elle-même, fut fort longtemps utilisée, comme le prouvent les tombes insérées après coup dans son sol. L'une d'elle abritait le repos de la Suève Ermengon, femme du Vandale Ingomar, décédée (du moins selon C. Courtois) le 11 septembre 474. D'autres sont probablement plus récentes encore. A l'église principale sont annexées les dépendances ordinaires : à l'est baptistère, chapelle où l'évêque siégeait lors de la cérémonie, thermes. Après avoir assuré à sa communauté les bâtiments cultuels essentiels, l'évêque se préoccupa d'acquérir une vaste maison mitoyenne, qui formait l'angle nord-est de l'*insula* ; on y laissa subsister les mosaïques représentant les Muses et des Bacchoi vendangeurs, dont son propriétaire l'avait ornée, sans doute au temps de la tétrarchie. La moitié occidentale de l'*insula* devint elle aussi propriété ecclésiastique, à l'exception d'un établissement industriel qui conserva jusqu'au bout son autonomie et regagna même à très basse époque, sur les édifices religieux. On distingue là essentiellement une grande cour rectangulaire à portiques, dotée d'une abside sur l'un des petits côtés, qui lui donne l'apparence d'une *basilique discoperta* et complétée par un trifolium, ouvert sous le portique d'un des longs côtés. Ce plan est exactement analogue à celui d'un édifice de Carthage publié par nous dans *Karthago*, 1952, p. 16 sqq. M. Marec semble malheureusement n'avoir pas connu notre publication ; or la similitude des ordonnances est telle que l'identification d'un des deux édifices ne peut être tentée sans tenir compte de l'autre. Ce rapprochement nous semble devoir faire écarter pour la salle trifoliée l'hypothèse de M. Marec, qui voudrait y reconnaître la chapelle construite par saint Augustin en 425 pour abriter une relique

de saint Étienne. Il confirmerait au contraire l'intuition qui lui fait situer dans la cour à portiques le tribunal épiscopal. Nous devrons nous-même, sans doute, corriger notre interprétation de l'édifice de Carthage comme schola d'une association vouée au culte impérial ; mais la mosaïque qui décorait l'une des absides de notre trifolium représente incontestablement une cérémonie de ce culte, ce qui oblige à donner au monument une destination profane. D'autre part M. Marec a justement noté la parenté de l'ensemble d'Hippone avec le corps de bâtiment méridional de Piazza Armerina (salle trifoliée et cour elliptique). Bien que la question ne puisse être résolue sans recherches plus approfondies, nous inclinerions à attribuer à ce type d'édifice une destination judiciaire.

M. J. Lassus a justement formulé dans sa préface des réserves contre une autre interprétation de M. Marec : il ne paraît pas prudent de considérer comme une autre église une salle hypostyle construite au bord de la rue ; il s'agit d'une construction du IIe siècle probablement. P. 125, il est impossible de rapprocher les Bacchoi vendangeurs de ceux d'Oudna (milieu du IIe siècle pour les uns, époque tétrarchique pour les autres). La particularité des ailes dissymétriques dont s'étonne M. Marec est caractéristique des *putti* sur les pavements de la fin du IIIe siècle. Il faut renoncer à la dénomination d' « Apollon Melqart » pour désigner un génie de l'armée qui n'a rien à voir avec Apollon, et encore bien moins avec Melqart ; la coiffure à la Julia Domna d'une des Saisons donne ici un élément de datation précis : une faute d'impression fait attribuer la mosaïque (p. 109) au début du IIe siècle ; p. 207, il est parlé « des premières années du IIIe siècle au plus tard », ce qui est plus satisfaisant, bien que l'œuvre date plutôt à notre avis des derniers Sévères.

Gilbert-Ch. PICARD.

Raymond THOUVENOT, *Maisons de Volubilis : le Palais de Gordien et la Maison de la mosaïque de Vénus* : Rabat, Service des Antiquités du Maroc, fasc. 12, 1958, 86 pages, XXIV planches & 9 figures.

M. R. Thouvenot poursuit avec méthode la description des maisons de Volubilis. Le présent volume traite de deux d'entre elles : 1) l'ensemble des bâtiments qu'il est convenu d'appeler le « Palais de Gordien », élevé sur le côté Nord de la rue principale desservant le quartier Nord-Est de la ville ; 2) la maison « à la mosaïque de Vénus », située à peu près à la hauteur des thermes du précédent édifice, sur la face Sud du *decumanus* secondaire qui suit l'aqueduc.

L'emplacement sur lequel le procurateur prolégat, M. Ulpius Victor éleva, sous le règne de Gordien III (238-244), une vaste *domus*, com-

portant un portique, des locaux d'habitation, des boutiques dont une boulangerie, des pressoirs et leurs dépendances, de grands thermes, était occupé par la maison de famille de propriétaires locaux, les Pompeii, qui vivaient à Volubilis au milieu du IIe siècle ; tel est le premier résultat des recherches nouvelles de M. R. Thouvenot. Un deuxième serait la solution du problème posé par l'identification du monument, dans lequel on ne peut reconnaître une résidence impériale, mais plus modestement un bâtiment administratif, et, s'il y eut un palais, il n'a pu s'élever qu'aux environs de la basilique et le forum sur l'éperon méridional de Volubilis.

La maison « à la mosaïque de Vénus » porte elle aussi les traces d'aménagements et agrandissements, offrant aussi un bon exemple des modifications apportées au plan de la maison romaine par les influences hellénistiques : atrium transformé en péristyle avec bassin central et sur lequel s'ouvrent les chambres, grande salle au fond, face à l'entrée. De nombreuses œuvres d'art paraient cette demeure d'un riche Volubilitin : mosaïques de Bacchus et les Saisons, des Amours aux oiseaux, de la course de chars, d'Hylas enlevé par les Nymphes, de Diane et les Nymphes au bain, de Vincentius ; bronzes figurés : buste de Caton, du Prince diadèmé, de Vieux Pêcheur, un lion. Ont-elles été réunies par un même amateur? ou par plusieurs générations aux goûts différents?

Au point de vue de l'histoire urbaine, les deux maisons, dont chacune a son originalité, témoignent du développement de ce quartier de la cité aux temps de la grande prospérité que connut l'Afrique Mineure sous la dynastie des Sévères.

Raymond LANTIER.

M. GRANT, *Roman History from Coins. Some uses of the Imperial Coinage to the Historian* : Cambridge University Press, 96 pages, 32 planches et 1 carte, 12 sh. 6 d.

La belle plaquette de M. M. Grant ne présuppose pas de connaissances numismatiques de la part de son lecteur ; mais elle veut lui démontrer la valeur historique de cette source incomparable qu'est le monnayage de l'Empire romain, et en même temps lui servir de guide à travers ce monde disparu particulièrement attirant. Aussi, pour ne pas ennuyer son public, l'auteur a-t-il préféré ne pas suivre l'évolution chronologique, mais il a choisi d'autres têtes de chapitres, qui lui permettent, comme dans le cas des impératrices romaines, de dérouler la série de ces pièces charmantes devant nous tout en faisant revivre les grandes dames en l'honneur desquelles elles avaient été frappées.

Ce qui me paraît surtout très appréciable, c'est que M. Grant ne s'est pas cantonné dans les limites de l'Empire, mais qu'il nous fait voir sur une dernière planche le monde au delà des frontières romaines, qu'il s'agisse des rois de Thrace, de la Nabatène, du Bosphore Cimmérien ou enfin des grands rois des Parthes. Comme on peut le penser, une planche à part (n° 23) est consacrée au monnayage de la Bretagne préromaine et romaine, et l'on peut assurer le lecteur qu'aucune des séries majeures concernant la grande île ne lui échappe.

A l'intérieur de l'Empire, l'auteur ne s'est pas borné aux produits du monnayage impérial, mais il a procédé à un choix fort judicieux parmi les frappes autonomes ou semi-autonomes, de sorte que nous trouvons des spécimens de tous les ateliers monétaires importants qui ont frappé des pièces à travers l'Empire (pl. 28, 30 et 31). D'autres planches sont réservées à des thèmes iconographiques. Nous pouvons ainsi examiner à la planche 24 l'apparition de l'engouement pour la frontalité sur les monnaies, parmi lesquelles nous signalons le bel *aureus* de Postume (n° 6) aussi bien que les pièces si remarquables de Maxence (n° 8) et de Licinius César (n° 9).

Écrit simplement et sans apprêt, mais non sans cet humour britannique inimitable, le petit volume est bien fait pour attirer l'attention des historiens et leur faire toucher du doigt tout ce qui risque de leur échapper s'ils ne se tournent pas résolument vers cette source d'informations irremplaçable que sont les monnaies.

H.-G. Pflaum.

Bianca Maria Feletti Maj, *Iconographia Romana Imperiale da Severo Alessandro à M. Aurelio Carino* (222-285 ap. J.-C.) (Quaderni e Guide di Archeologia diretti da R. Bianchi Bandinelli e Luisa Banti, II) : Roma, L' « Erma » di Bretschneider, 1958, gr. in-8°, 309 pages et LX planches.

Dans un court avertissement R. Bianchi Bandinelli présente l'ouvrage de M^me^ Feletti Maj comme le premier tome d'une iconographie romaine complète, « laquelle aura valeur de document historique et de mise au point chronologique du développement artistique pour cette histoire de l'art de l'âge romain, qui est encore tout entière à écrire ». On ne peut qu'applaudir à cette grande entreprise. L'œuvre de Bernoulli demeure encore, soixante-quatre ans après son achèvement, le seul recueil général des portraits romains. Et l'histoire de l'art de l'Empire romain reste certes, dans la plupart de ses domaines, inconnue et méconnue.

L'ouvrage correspond à la période la plus trouble de l'histoire de

Rome, à cette « anarchie militaire » de cinquante ans, longtemps considérée seulement comme un âge de violences et de décadence, et qui préparait la renaissance de l'Empire sur des bases nouvelles, le triomphe du christianisme, et, avec Plotin, le premier spiritualisme occidental. Dans le domaine esthétique, comme dans les autres, se manifestent des nouveautés révolutionnaires. L'art social, monumental, décline en même temps que la puissance publique. Mais le portrait acquiert une puissance d'expression et de pathétique qu'il n'avait jamais atteinte, sauf peut-être, à l'occasion, pendant cet autre âge révolutionnaire que nous nommons la période hellénistique. Jamais en tout cas on n'avait vu les visages traduire de façon si poignante, non seulement l'angoisse, mais la recherche d'une consolation et d'une vérité surnaturelles, et l'énergie farouche du soldat décidé à sauvegarder coûte que coûte l'ordre du monde.

M^me^ Felleti Maj n'a pas voulu écrire un ouvrage d'histoire de l'art, mais fournir un inventaire documentaire aussi complet que possible. Elle l'a divisé en deux parties ; la première, littéraire, contient « les témoignages et les sources ». Nous avouons la trouver un peu longue : beaucoup des textes cités ne nous apprennent rien sur l'apparence des empereurs ; la plupart sont tirés de l'*Histoire Auguste* : quelle créance méritent-ils exactement? Était-il bien nécessaire de tout traduire en italien, y compris les noms propres, et Aur. Victor, *Ep.*, 33-3 : « Vixit annos quinquaginta? » Quelques notes auraient pu suffire pour les passages difficiles. La seconde partie, iconographique, comporte, pour chaque prince ou princesse, une courte notice historique, une étude d'iconographie numismatique, où l'auteur témoigne d'une maîtrise particulière, puis un classement des portraits sculptés, accompagnés chacun d'une discussion. Procédant avec beaucoup de prudence, M^me^ F. Maj ne remet guère en cause les résultats des études antérieures. Un groupe important, autrefois donné à Philippe le Jeune, est aujourd'hui rendu à Sévère-Alexandre. L'iconographie de cet empereur et celle des princesses de sa famille se rattache d'ailleurs à celle des Sévères, et il eût été préférable, à notre avis, de commencer le recueil avec Maximin ; alors se produit la coupure que M^me^ Felleti Maj définit comme la « réapparition du réalisme romain ». Il nous semble s'agir en fait d'un expressionisme qui utilise quelques traits volontairement accentués — rides, poches sous les yeux, barbe rude et rase, et surtout regard — pour manifester une puissance morale inflexible et brutale. Il n'y a pas là grand'chose de commun avec le réalisme étrusque. A cette tendance appartient la tête de Carthage (aujourd'hui au Bardo) attribuée à Gordien I^er^ par MM. Merlin et Poinssot ; l'auteur ne conclut pas à son sujet, tout en reconnaissant des ressemblances avec le meil-

leur type monétaire de Gordien. Au temps de Gallien la mode change sous l'influence des ateliers grecs demeurés fidèles aux traditions classiques. Cette réaction, favorisée par l'intellectualisme et le philhellénisme du prince, prit-elle fin avec sa mort? L'iconographie impériale pendant les dix-sept années qui séparent la mort de Gallien de l'avènement de Dioclétien est malheureusement des plus incertaines. La tendance classicisante survit encore dans le beau buste du Musée des Conservateurs attribué par l'auteur à Carin. L'expressionisme devait en tout cas triompher avec les tétrarques.

G.-Ch. PICARD.

H. STERN, *Recueil général des mosaïques de la Gaule*; I : *Gaule Belgique* (X^e^ Supplément à *Gallia*) : Paris, Centre national de la Recherche scientifique, 1957, 105 pages, LVI planches.

Bien qu'encore appelé à rendre des services, l'ancien répertoire des mosaïques de la Gaule d'A. Blanchet nécessitait une sérieuse révision et il faut féliciter M. H. Stern d'avoir entrepris cette indispensable besogne.

Bien entendu ce premier volume apporte la description revue des anciennes découvertes, auxquelles s'ajoute celle des trouvailles nouvelles, peu nombreuses dans cette partie de la Gaule. L'absence de renseignements précis sur les niveaux dans lesquels furent recueillis ces pavements rend souvent délicat l'établissement de leur chronologie, et il faut se contenter d'approximations reposant sur la comparaison stylistique avec des mosaïques provenant de régions d'un caractère plus évolué et mieux fouillées. L'ensemble de ces monuments s'inscrit entre la fin du I^er^ siècle de notre ère et le milieu du III^e^, au cours de deux périodes, contemporaines l'une du début du II^e^ siècle, l'autre du règne des Sévères. Les guerres alémanique et germaniques de Marc-Aurèle semblent marquer une coupure dans l'activité des mosaïstes de ces territoires.

Au point de vue du style, on croit définir une influence d'Aquilée et de la Germanie dans ces décors peu variés, où dominent les partis géométriques. Deux pavements retiennent l'attention : les gladiateurs de Reims, traités selon les canons sévériens, et l'Orphée, aujourd'hui perdu, de Bavai. Mais s'agit-il bien de ce personnage? et ne pourrait-on pas plus justement rapprocher la mosaïque des pavements africains décorés de semis de fleurs et de fruits, parmi lesquels apparaissent des animaux réels ou de légende?

Raymond LANTIER.

H. ROLLAND, *Fouilles de Saint-Blaise, 1951-1956* (VII^e^ Supplément à *Gallia*) : Paris, C. N. R. S., 1956, in-4°, 96 pages, 4 plans, 56 figures.

Un premier volume, paru en 1951, nous avait fait connaître par le dehors l'*oppidum* du plateau de Saint-Blaise, ses fortifications helléniques, des vestiges de basse époque, le rempart et l'église d'*Ugium* : avec le présent volume nous entrons dans l'agglomération de *Mastrabala* sur la route d'Arles à Marseille.

Les découvertes, faites à l'Est entre la poterne latérale et le glacis couvrant à l'Ouest les fondations de la courtine, ont précisé l'existence de trois remparts successifs : le plus ancien, d'un niveau inférieur aux deux autres enceintes, aux blocs disparates, appareillés par piles horizontales et assemblés par des joints à crochets, antérieur au mur hellénique en bel appareil, lui-même partiellement recouvert par le rempart paléo-chrétien en petit appareil.

La même stratigraphie ne se retrouve plus à l'intérieur de l'*oppidum*. Sur l'acropole, où l'on a relevé les plus anciens témoignages de la colonisation grecque en Gaule, l'occupation était déjà importante au VI^e^ siècle avant notre ère. Il n'en était pas autrement dans la ville basse, où des couches profondes montrent des implantations successives pendant une longue période. Ce n'est pas qu'il s'agisse de monuments importants, bien au contraire : de modestes demeures en moellons liés à l'argile, mêlés à des stèles votives ou funéraires, permettant de dater les maisons contemporaines du rempart hellénique du IV^e^ siècle de notre ère. Plus avant dans l'agglomération trois horizons se superposent, les plus hauts ayant utilisé les ruines du précédent. Plutôt que des habitations, il semble qu'on ait là des magasins et peut-être un atelier de fondeur. Le bas quartier était desservi par une rue empierrée, large de trois mètres, conduisant à la *basilica sancti Petri*, élevée contre le rempart lors de la réoccupation du site aux temps chrétiens de l'*oppidum*, déserté sous le Haut-Empire.

Au-dessus des couches gallo-grecques s'étendent deux niveaux du Haut Moyen Age, renfermant les ruines d'*Ugium*, bourgade de caractère agricole (moulins à bras, petits pressoirs à huile), adonnée aussi à l'industrie salinière dès l'épiscopat arlésien d'Hilaire (429-449). Plusieurs églises se dressaient dans la haute et basse vallée : Saint-Pierre près du rempart ; Saint-Vincent et chapelles des X^e^ et XI^e^ siècles au voisinage occidental de la chapelle de Saint-Blaise. Mais le problème n'est pas aussi simple du fait de l'existence d'une autre église qui, contemporaine de celle du rempart, devrait être placée sous le vocable de saint Vincent, celui de saint Pierre étant réservé aux chapelles

situées au Nord du plateau. Un cimetière entourait la chapelle de Saint-Blaise ; les mobiliers funéraires sont misérables.

Une dernière partie traite de l'histoire de la chapelle de Saint-Blaise.

Raymond LANTIER.

F. MANCINI, G. A. MANSUELLI, G. SUSINI, *Imola nell'Antichità* (vol. I de la Storia di Imola) : Roma, De Simone, 1957, 263 pages, XXVII pl.

Le présent livre est le premier volume d'une histoire de la ville italienne d'Imola, histoire dirigée par MM. L. Laurenzi et C. Cencetti. C'est l'active *Deputazione di Storia patria per le provincie di Romagna* qui a entrepris cette publication. La Caisse d'épargne d'Imola contribue à son financement. De tels efforts rendent manifeste l'intérêt prêté en Italie à l'étude minutieuse du passé des villes. On ne peut, dans le cas présent, qu'apprécier la qualité scientifique des études locales qui voient ainsi le jour.

Une préface de M. L. Laurenzi souligne, à juste titre, la valeur d'exemple de cette nouvelle série et l'apport précieux qu'elle fournira pour les recherches érudites. Rien de ce qui concerne le passé de la petite cité d'Imola, qui compte aujourd'hui environ 25.000 habitants, n'y sera oublié. La première partie du livre déjà publié est un historique des études qui ont eu pour objet la ville et le territoire d'Imola : elle est due à F. Mancini. Puis vient un tableau du passé préhistorique, protohistorique et romain d'Imola et de son territoire. M. G. A. Mansuelli consacre six chapitres aux problèmes de préhistoire, de topographie et d'art. M. G. Susini analyse en deux chapitres la genèse et le développement de la civilisation de l'ancien *Forum Corneli*.

Cinq appendices, faits avec soin, offrent le détail de tout le matériel dont dispose l'historien : les deux premiers, signés par M. G. A. Mansuelli, groupent les données concernant les découvertes opérées dans la ville et la région ; les trois suivants sont l'œuvre de M. G. Susini et rassemblent les sources antiques, les inscriptions romaines, les données prosopographiques, les données sociales, juridiques et culturelles, enfin les éléments toponymiques et l'*instrumentum*. Des planches nombreuses et plusieurs cartes complètent un ouvrage qui fait honneur aux organismes qui ont permis sa publication et à ses auteurs.

Raymond BLOCH.

Droit.

Droits de l'antiquité et sociologie juridique (*Mélanges* Henri LÉVY-BRUHL) : Paris, Sirey, 1958, 504 pages.

La dédicace qui sert de frontispice à ce Recueil, en même temps qu'elle